

TENTATIVE D'ÉVASION

MIGUEL ÁNGEL HERNÁNDEZ

TENTATIVE D'ÉVASION

r o m a n

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR BRIGITTE JENSEN

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

© Payot & Rivages 2005, pour la citation en exergue d'Adam Phillips
tirée de *La Boîte d'Houdini. L'art de s'échapper*,
traduit de l'anglais par Jean-Luc Fidel.

© L'Arche Éditeur Paris, 2006, pour la citation p. 249 tirée
du *Manuel pour habitants des villes* de Bertolt Brecht,
traduit de l'allemand par Gilbert Badia et Claude Duchet.

Titre original : *Intento de escapada*
Éditeur original : Editorial Anagrama, S. A.

© Miguel Ángel Hernández, 2013

ISBN original : 978-84-339-9760-9

ISBN 978-2-02-117753-4

© Éditions du Seuil, avril 2015, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Raquel, pour tout

Il y a des gens qui peuvent se définir par ce dont ils s'échappent et d'autres qui se définissent par le fait qu'ils s'échappent toujours.

ADAM PHILLIPS

L'art est quelque chose de sale, et il n'existe aucun moyen de le nettoyer sans qu'il perde sa couleur.

JACOBO MONTES

Prologue

(Un bruit secret)

J'entrai dans la salle en me couvrant la bouche avec un mouchoir. C'est à peine si je réussis à avancer de quelques mètres. La puanteur était insupportable. L'air fétide s'infiltrait dans chaque pore de ma peau. Mon estomac se rétracta et un arrière-goût amer monta dans ma gorge. Je fermai les yeux et serrai les dents pour m'empêcher de vomir. Je m'efforçai de retenir ma respiration du mieux que je pus. Cinq secondes, dix, quinze, vingt, trente... encore un peu, quarante, cinquante... puis la nausée faiblit et le corps commença à s'habituer. Alors seulement, je fus capable d'ouvrir les yeux et de diriger mon regard vers le centre de la salle. Et là, je parvins enfin à voir la boîte, éclairée au milieu de l'obscurité comme sur une scène de théâtre.

D'environ un mètre de haut pour un mètre et demi de large, c'était une structure en bois, avec des renforts métalliques dans les angles. À côté, deux écrans de petite dimension diffusaient des séquences d'images en mouvement. Sur le premier, une personne entrait à l'intérieur de la boîte. Après quoi, quelqu'un s'approchait et en refermait la partie supérieure. L'action se répétait en boucle. Le second

écran montrait la boîte fermée. Personne n'en sortait ou n'y entrait. Il y avait tout simplement la boîte en bois. Celle-là même d'où provenait l'odeur qui me retournait les tripes. Celle que j'avais devant moi, dans cette salle d'exposition du Centre Georges-Pompidou à Paris. Celle, aussi, à côté de laquelle on pouvait lire, sur une petite pancarte : Jacobo Montes, *Tentative d'évasion*, 2003.

L'œuvre était présentée dans le cadre de l'exposition d'ouverture de la saison du Centre. « À bruit secret : ce que cache l'art », plus de cinquante œuvres, depuis les avant-gardes historiques jusqu'à la période actuelle, qui tendaient à montrer que l'art cache toujours quelque chose au-delà de ce que nous pouvons voir. Des œuvres cachées, voilées, raturées, recouvertes, calfeutrées, effacées et même détruites. Duchamp, Manzoni, Morris, Christo, Acconci, Beuys, Richter, Salcedo... et, au bout du parcours, immanquablement, Jacobo Montes, le grand artiste social du temps présent.

J'étais allé à Paris pour essayer de finir un livre. Le ministère de l'Éducation m'avait octroyé une bourse de mobilité et j'avais l'intention de mettre enfin un terme à la recherche qui m'avait accaparé durant mes dix dernières années : la rupture du plaisir visuel dans l'art contemporain. J'avais consacré ma thèse de doctorat à ce sujet. Depuis lors, la plupart de mes écrits n'avaient cessé de tourner autour de cette question. Mais tout ce matériel était dispersé en articles succincts et textes pour catalogues et je n'arrivais pas à lui donner forme. Après des années de travail acharné, l'heure était venue de le rassembler, de le réécrire et de construire

le livre définitif. Cette exposition était l'excuse parfaite pour tout reprendre de zéro. Et grâce à ce séjour j'allais pouvoir consacrer à ce travail le temps nécessaire.

Je savais depuis longtemps que cette exposition devait être inaugurée à Paris. Et je m'arrangeai pour faire coïncider mon séjour avec l'événement. Le fait qu'un lieu comme le Centre Pompidou consacre une exposition à l'escamotage et à l'occultation confirmait que mon travail sur l'antivision était toujours d'actualité. Le thème couvrait pleinement mon domaine de recherche. Cacher les choses, les soustraire à la vue revient en somme à frustrer le regard du spectateur. Occulter, raturer, voiler, enfermer... rompre avec le plaisir de la vision.

Je me rendis à Paris pour écrire un livre. C'était ce que j'avais dit à l'université. C'était aussi ce que je me disais. Mais je savais au fond que ce n'était pas tout à fait exact. Pas complètement du moins. Il y avait quelque chose d'autre. Quelque chose que j'étais certain de trouver là. Quelque chose que j'avais maintenant en face de moi et qui me soulevait l'estomac. Jacobo Montes, l'artiste incontournable, le tant acclamé, la figure de proue de l'art contemporain. Et son œuvre maîtresse, *Tentative d'évasion*, cette œuvre que j'avais tant de fois cherchée, celle-là même que, dix ans plus tôt, je n'avais pas eu le courage d'affronter, et qui, depuis lors, n'avait jamais cessé de me hanter.

Je n'étais pas seul dans la salle. Les visiteurs faisaient cercle autour de la boîte. Ils tournaient autour en essayant de trouver un sens à ce qu'ils voyaient, imaginant ce qu'il

y avait à l'intérieur de cet objet mystérieux, cherchant un lien entre les deux vidéos et ce qu'ils avaient devant leurs yeux ; se demandant, probablement, si le personnage qui entraînait dans la boîte y était encore, si l'odeur de putréfaction qu'ils pouvaient à peine supporter avait un rapport avec ce corps qu'on ne revoyait plus. Je savais que cette possibilité leur venait à l'esprit, qu'ils pensaient sûrement que quelque chose clochait là-dedans, qu'au fond tout n'était que contradiction, jeu... œuvre d'art. Je le devinais, je connaissais leur regard, je comprenais leurs questions. Je me les étais posées mille fois. Encore et encore. Comme eux. Car moi non plus, je ne savais pas ce qu'il y avait dans cette boîte.

En revanche, je savais une chose que les autres ignoraient. L'histoire de la boîte, son passé, son origine. Cela, je le savais mieux que tous ceux qui se trouvaient là maintenant, dans la salle. Mieux que le directeur du musée, que le commissaire de l'exposition, que les critiques d'art des magazines spécialisés. Mieux qu'eux tous réunis. Et je le savais parce que j'avais été là. Parce que, longtemps auparavant, dix ans plus tôt, j'avais été un témoin privilégié de cette tentative d'évasion.

Tandis que j'observais les visiteurs méditant sur ce qu'ils avaient devant leurs yeux, les images commencèrent à affluer dans ma tête. Et ce fut alors que je pris conscience de ce qui m'appartenait. Même si j'étais resté à l'extérieur de la boîte, mon histoire y demeurait enfermée. Je me rappelai le jour où, pour la première fois, j'avais entendu le nom de Montes. Le souvenir me fit l'effet d'un coup sec. Montes. Un coup de marteau. Un éclair déchirant qui pulvérisa ma rétine. Montes. Un cri en bois.

PROLOGUE

Et tout se déploya.

Comme un éventail, le passé s'ouvrit devant moi. La fin des cours en 2003, Montes, Helena, la ville, les mensonges, les désillusions, les impressions furtives, les ombres, les tentatives d'évasion... et Omar, le malheureux Omar. Tout était là, brouillé, estompé, mis à l'écart dans un coin de ma mémoire. Une iconostase épaisse m'avait empêché d'y voir clair. Mais la vision de la boîte, la putrescence, l'arrière-goût amer, le vomissement contenu, l'estomac noué... concoururent cet après-midi-là à tout ramener dans le présent.

Un coup de fouet ouvrit la boîte à images.

Et l'histoire commença à germer dans ma tête, pour devenir un murmure incessant. Un bruit secret que je fus dès lors incapable de faire taire.

I

Impressions furtives

Au commencement, ce fut l'image. Le gland, au premier plan, posé sur une planche en bois. Puis, l'acte brutal. Le marteau, le clou et le coup sec, qui traverse le bout de chair et le fixe à la planche. L'image, un éclair sur l'écran qui eut la force de m'ébranler. Et, plus tard, la voix : « Les plus sensibles d'entre vous peuvent quitter la salle. » L'avertissement, comme toujours, après l'image. D'abord la vision, qui frappe, puis l'écoute, qui met en garde. Trop tard. Comme toujours.

L'image, l'obscurité de la salle, le dernier cours de beaux-arts et Helena, sa voix, avertissant de la cruauté des images et donnant le titre du film qui était diffusé : *Sick. The Life & Death of Bob Flanagan, Supermasochist*. Kirby Dick. 1997.

Cloué, la performance de Bob Flanagan qui était projetée sur l'écran, se cloua aussi sur mes pupilles pour ne plus jamais en ressortir. Le coup de marteau troua ma rétine, et probablement celle de tous mes camarades. Quelques-uns tournèrent la tête. D'autres fermèrent les yeux. Aucun ne put soutenir la vue du gland transpercé. Et si un regard était encore fixé sur l'écran, il s'éclipsa complètement au

moment où des petites gouttes de sang vinrent éclabousser la caméra qui filmait l'action.

L'image faisait partie du film. Elle ne pouvait pas se comprendre hors contexte. Et le contexte, la vie de Bob Flanagan, ce que montraient les images, portait à croire que l'artiste aimait la douleur, qu'il en jouissait. C'était son salut. Face au tourment de la maladie – la mucoviscidose dont souffrait l'artiste depuis son enfance –, il résistait avec sa propre douleur. Une douleur, celle qu'il provoquait lui-même, qui non seulement lui procurait du plaisir, mais le maintenait en vie. La douleur de la maladie sentait la mort, le pus et la morve. La douleur du sang, de la blessure infligée, n'était que pure vitalité. Dans une autre séquence du film, lorsque sa compagne glissait un couteau sur ses testicules, lui introduisait une boule d'acier dans l'anus ou serrait son cou à l'aide d'une corde jusqu'au bord de l'étouffement, l'artiste donnait l'impression d'être libéré. Et son gémissement de plaisir faisait voler en éclats la mise en scène chirurgicale de l'autopsie présumée.

La plupart des malades de mucoviscidose meurent avant l'âge de vingt ans. Flanagan avait atteint la quarantaine. Et sa douleur, la douleur souveraine, était ce qui le maintenait vivant. Au moins jusqu'à la fin du film. Car à la fin – il ne pouvait en être autrement – Flanagan mourait à l'hôpital, essayant d'échapper au rôle d'artiste qu'il avait joué pendant une grande partie de sa vie.

À ce moment-là, Flanagan me fit l'effet d'un miracle.

Un miracle macabre.

Une fois le film terminé, quelqu'un alluma. Helena se tenait là, à côté de l'écran, appuyée contre la table, vêtue de noir, les cheveux foncés, la longue frange, le visage effilé, le teint pâle, fragile, faible, les yeux cernés, elle donnait l'impression d'être malade, d'avoir échappé à l'une des performances de Flanagan.

D'une voix cassée et gonflée d'air, elle dit :

– Des réactions ?

Son regard fit le tour de la salle à la recherche d'une réponse. Personne ne broncha.

De nouveau :

– Rien à dire ?

Seuls quelques murmures. Indiscernables. Après vinrent les mots.

– Une putain de folie.

– Il faudrait l'enfermer.

– Des fous, il y en a partout.

Ils semblaient tous d'accord. Flanagan était un détraqué. Il était fou. Ce n'était pas un artiste. Un tel film ne devrait pas être projeté. Je comprenais leurs commentaires. Le contenu des images pouvait perturber n'importe qui. Mais j'eus le pressentiment qu'il y avait autre chose au-delà de la folie. Quelque chose qui valait la peine. Je le pressentais, c'était une évidence pour moi. Je décidai donc d'intervenir.

Je griffonnai mes arguments sur un bout de papier, comme s'il s'agissait d'un discours, je levai la main et commençai à parler, dominé surtout par la peur :

– Je pense que si l'image nous surprend et nous indigne, c'est parce qu'elle est inattendue. Contrairement à la cruauté

des images qu'on voit à la télé. Car nous sommes habitués à vivre avec celles-ci.

Mes camarades me regardèrent. Rares étaient ceux qui partageaient mon propos. Je regardai Helena. Elle, en revanche, avait l'air de suivre mon raisonnement. Je poursuivis donc. J'ajoutai que ces images terribles faisaient partie de notre régime de base et que, probablement, personne ne pouvait plus digérer correctement sans cette séance quotidienne d'enfants affamés, de mères éplorées et de corps dépecés. J'expliquai que nos repas ne seraient sans doute pas aussi bien assimilés sans cette épice qui assaisonnait nos aliments. Sel, huile, vinaigre et, bien entendu, sang, viscères, bras, jambes et larmes. Nous devons bien trouver quelque satisfaction intérieure dans ces images, puisque nous nous obstinions à les regarder, puisque nous continuions à manger comme si de rien n'était, que nous ne prenions pas les armes pour nous mettre à tirer dans la rue et ramener les choses à leur place.

Mon intervention m'ébranla. J'avais l'intention de m'en tenir là, mais je n'y arrivai pas. J'ai toujours eu du mal à prendre la parole, mais encore plus à m'arrêter quand j'étais lancé.

– Je ne crois pas que nous soyons aveuglés par l'image au point de ne plus rien voir, continuai-je. Ce ne sont pas les médias qui nous trompent. C'est nous qui sommes coupables, car en réalité nous voulons manger avec ce fond d'écran. On est pareils à des vampires, le sang nous fait jouir et notre existence n'a de sens pour nous que si les autres sont une merde et qu'ils s'écharpent à tout bout de champ. L'écran nous préserve en lieu sûr. Et parfois, nous

faisons semblant de nous émouvoir. Pure foutaise. Parfois nous laissons même couler une larme. Et notre larme tombe dans la soupe, alors nous continuons à manger et nous remarquons que la soupe est plus savoureuse, qu'avec nos larmes tout a meilleur goût. Mais ce n'est pas à cause de nos larmes. C'est à cause du sang de l'autre, du sang versé. C'est lui, qui est vraiment salé. C'est lui, qui assaisonne vraiment. Nos larmes, c'est que dalle, comparé à ce sang d'assaisonnement.

Ma tirade finie, j'étais exsangue, comme si je m'étais délesté d'un poids que je portais en moi depuis trop longtemps. Personne ne broncha. Un soupir par-ci par-là. Des coups d'œil en direction du pupitre. De brèves secondes de silence. Éternelles. Puis, enfin, Helena me remercia pour mon intervention.

Toutes les lumières s'allumèrent – nous étions jusqu'alors plongés dans la pénombre – et je me mis à rassembler mes notes. Au milieu du brouhaha j'entendis de nouveau la voix d'Helena.

– Encore un instant, dit-elle. Demain, ce sera notre dernier cours de l'année. Nous terminerons sur l'œuvre de Jacobo Montes. Si Bob Flanagan vous a semblé choquant, je ne sais pas comment vous pourrez qualifier l'art de Montes.

Jacobo Montes. C'était la première fois que j'entendais ce nom.

Je ne savais pas encore que je ne parviendrais jamais à le chasser de mon esprit.

– Je viens te rappeler quelque chose, cette fois tu ne pourras pas t'échapper, dit la voix féminine dans l'Interphone.

Je reconnus immédiatement Sonia et devinai aussitôt ce qu'elle venait me rappeler, même si je n'avais pas encore décidé si je voulais ou non y échapper. La période d'exams devait démarrer la semaine suivante et il fallait honorer les dernières festivités avant la réclusion.

– Ça va, Marcos ? Et les autres ? demanda-t-elle.

Elle s'était assise dans le fauteuil du salon et croisait les jambes à la manière d'une actrice d'Hollywood.

– Je n'en sais rien et je m'en fiche, répondis-je.

Et c'était vrai. Les « autres », c'étaient mes colocataires. Et même si j'habitais avec eux, au fond c'était comme si j'habitais tout seul. Je savais seulement leur nom et pas grand-chose d'autre, l'un était étudiant en lettres et l'autre essayait de terminer ses études de géographie. Je n'avais pas besoin d'en savoir davantage. Cela me suffisait amplement. On s'était mis d'accord. J'habitais là. Il y avait des espaces communs. Il arrivait même qu'on se croise dans les couloirs. Mais c'était tout. Inutile d'en faire plus.

L'essentiel pour moi à l'époque, c'était qu'on ne me pompe pas l'air et qu'on me laisse tranquille quand je baissais le store de ma chambre et que je m'enfermais pour lire, écouter de la musique, regarder des films sur l'ordinateur ou réfléchir allongé sur mon lit. Que l'on ne me dérange sous aucun prétexte. Car en fait c'était ça que j'étais allé chercher dans cet appartement, loin de mon village, des irrptions incessantes de ma mère, de la surveillance des voisins ou de cette sorte de couloir intérieur qu'était devenue la rue devant chez moi.

Ce qui m'échappe encore, c'est pourquoi j'acceptais les intrusions de Sonia. À présent, lorsque j'y réfléchis, une seule explication me vient à l'esprit. Elle était probablement la seule personne qui se rendait compte que parfois elle dérangeait. Dans ces cas-là, ça lui était égal de s'en aller. C'est sans doute pour cette raison que notre amitié s'était consolidée, car elle percevait en moi ce que personne n'a jamais su deviner : les moments où j'ai besoin d'être seul. Mais elle décelait aussi – et j'ignore encore comment elle s'y prenait – ces moments où l'on dit ne pas vouloir faire quelque chose alors qu'au fond on pense le contraire. Ces moments où, sans trop savoir pourquoi, on ne fait pas ce que, pourtant, on désire faire. Ce qui m'arrivait assez souvent. Malgré tout, ce soir-là, j'étais sûr de n'avoir aucune envie d'aller faire la fête le lendemain. Je lui dis donc qu'il était préférable de reporter ça à une autre fois.

– Il n'en est pas question. Tu ne me laisseras pas toute seule demain. Quand bien même je devrais te sortir de ta chambre en te traînant par terre. Tu t'es regardé ? T'es tout pâle.

– Sonia, ça ne me branche pas vraiment. Je t'en ai déjà parlé. C'est pas mon truc. Je n'aime pas la musique qu'on passe dans ces endroits, je supporte mal l'alcool et le lendemain je suis complètement cassé.

– Mais non, tu deviens très drôle et tu finis toujours par t'amuser.

– C'est faux. Tu le sais très bien. Je ne suis pas du tout à l'aise. En plus, il y a aussi le problème avec les... filles. J'en ai vraiment marre de sortir et de rentrer bredouille.

– Alors ça, c'est un truc que je n'arrive pas à comprendre.

– Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

– Que tu n'arrives pas à draguer. Avec cette petite frimousse d'enfant sage... dit-elle en me pinçant les bajoues.

– C'est ça, oui, super mignon. Tu m'as bien regardé ?

Et pendant quelques instants, j'observai mon corps de l'extérieur. Quand j'étais petit, ma mère disait que j'étais beau comme une princesse et que je ressemblais à un ange de Salzillo. Mais quand on arrive à l'adolescence avec la même tête, qu'on n'a pas beaucoup grandi et qu'on ajoute un poids de cent kilos, une myopie galopante et un début de calvitie, rien ne va plus. Et quand, pour couronner le tout, on s'habille en noir, persuadé que ça rend mince, et qu'on porte des chemises deux tailles plus grandes pour dissimuler les bourrelets, l'image que l'on projette n'est pas spécialement celle d'un séducteur. Du coup, j'étais encore vierge à vingt-deux ans et convaincu que la vie nocturne n'était pas faite pour moi.

– Arrête un peu de te plaindre. Moi, je trouve que t'es pas mal du tout.

– C'est ce que tu crois, parce que tu es...

– Quoi ? Une gouine ?

Je réalisai aussitôt que j'avais gaffé. Pour une raison que j'ignorais, Sonia n'appréciait pas beaucoup qu'on le lui rappelle. Très peu de gens le savaient, y compris parmi ses amis intimes. Et sa mère continuait à se vanter dans sa paroisse d'avoir une fille belle et célibataire.

– J'allais dire... parce que tu es mon amie.

J'insistai sur ce dernier mot, sachant pertinemment que je mentais.

– T'en fais pas. Tout le monde a des problèmes, d'une façon ou d'une autre. Les choses ne sont pas toujours faciles.

– Je suis désolé, excuse-moi, vraiment.

– Bon, alors demain, jeudi... t'es prévenu. Je te sortirai d'ici même si je dois rameuter un régiment de gousses.

– T'as gagné, fis-je, vaincu.

Sonia m'embrassa sur la joue et demeura quelques instants à me regarder.

– Au fait, pour changer de sujet, tes cours s'arrêtent aujourd'hui, non ?

– Demain. J'ai encore un cours d'art contemporain.

– T'as eu un sacré bol d'avoir Helena comme prof. Moi, j'ai dû me farcir cet incapable de Navarro. Un con fini, ce mec.

– Je confirme. J'ai dû le supporter en première année. Helena, c'est différent. Aujourd'hui, elle nous a montré des images qui m'ont littéralement glacé. Ça te dit quelque chose, Bob Flanagan ?

Sonia fit non de la tête.

– Tu veux voir un truc énorme ?

Nous allâmes dans la chambre et nous assîmes devant l'ordinateur. Je cherchai sur Internet quelques photos de Flanagan et les lui montrai.

– C'est atroce, fit-elle en voyant le pénis transpercé de l'artiste. C'est fou, comme certains perdent les pédales.

– Il faut comprendre ça dans le contexte.

Je n'avais pas la force d'argumenter.

J'essayai de trouver une vidéo de la performance de Flanagan, mais apparemment la plupart étaient censurées. Je finis par mettre la main sur la dernière partie du film, qui montrait la mort de Flanagan à l'hôpital. Dans la mesure où la séquence ne comportait ni sexe ni violence explicites, elle pouvait circuler sans entraves sur la Toile. Curieux, pour moi c'étaient les images les plus terribles du documentaire. Elles le furent aussi pour Sonia, dont le visage se transfigura dès les premières secondes de visionnage.

– Je crois que j'en ai déjà trop vu. Je n'ai pas vraiment envie de ça en ce moment.

Je me rappelai alors quelque chose que je n'aurais pas dû oublier avant de lui montrer tout ça. Le père de Sonia avait été hospitalisé durant l'année qui venait de s'écouler, souffrant d'un cancer du poumon et, bien que la tumeur eût fini par donner quelques signes de rémission, il était normal qu'elle fût encore sensible aux hôpitaux.

– J'arrête ça tout de suite, pas de souci.

– Ce n'est rien, je t'assure. Je m'en vais de toute façon, il se fait tard. Je ne veux pas te déranger davantage.

– Comme tu veux.

– On se voit demain. Surtout, couche-toi de bonne heure et prépare-toi à faire la fête.

Elle me serra dans ses bras et sortit de ma chambre avec désinvolture. Au loin, j’entendis la porte claquer.

Je restai dans la pénombre, entouré des murs vides de ma chambre sur lesquels il n’y avait ni dessins, ni tableaux, ni affiches. Rien que des livres et encore des livres, comme si, au lieu d’un présumé futur artiste, la pièce était occupée par un étudiant en lettres. Je me demandais parfois pourquoi j’avais fini par choisir les beaux-arts. Et je ne trouvais pas de réponse. J’aimais les images, j’aimais les interpréter, les comprendre, mais pas les produire. Il y en avait déjà suffisamment dans le monde pour en ajouter de nouvelles de mon cru.

Affalé sur le lit, je posai l’ordinateur portable sur mes jambes et commençai à visionner la séquence finale de *Sick*. Comme précédemment pendant le cours, je fus de nouveau ému par ce que je vis.

La mort est, sans aucun doute, le geste le plus radical jamais réalisé par un artiste. Flanagan était parvenu à accomplir l’œuvre d’art totale. L’artiste, exposant sa maladie et sa propre mort. Bien d’autres ont travaillé sur ces sujets. Mais aucun n’est allé jusqu’à la mort réelle comme Flanagan. Personne n’en est arrivé à s’exposer lui-même comme un cadavre.

Le film montre Flanagan en train d’expirer. On peut clairement discerner le moment où la grimace de la mort vient se poser sur son visage. C’est le moment le plus cruel.

Ce n'est ni le pénis transpercé, ni les tétons pincés, ni les plaies, ni même la merde, l'urine, ou le sang. Rien n'est plus terrible que le visage agonisant de l'artiste. Tout se passe là. Une pitié véritable, absolue.

Ce soir-là, dans l'obscurité de la chambre, j'observai Flanagan sur le lit d'hôpital et, à ses côtés, sa compagne, Sheree Rose. Et je compris qu'en cet instant, Flanagan avait cessé de représenter quoi que ce soit. Ce n'était plus qu'un corps. Un corps qui, pour la première fois, se fichait bien de la caméra. Il ne jouait plus, même pas pour lui-même. Pour la première fois, sa douleur était réelle, absolument réelle, sans script, sans distance, sans cette part – de plus en plus mince, mais toujours présente – laissée au spectateur.

Ce soir-là, je fus certain que Flanagan ne faisait pas semblant. Mais je ne pouvais pas en dire de même de sa compagne. Elle était une pure fiction, la représentation indispensable pour que la scène subsiste. Elle constituait la part scénique nécessaire pour que l'ensemble puisse se comprendre comme une œuvre d'art. C'est ce que je pressentais. Pour une raison ou une autre, je le savais : elle faisait semblant depuis le premier instant. Elle faisait semblant pendant que Flanagan était en train de mourir. Elle faisait semblant pendant l'enterrement. Et elle faisait encore semblant après, lorsqu'elle montrait devant la caméra les restes de l'artiste, son pus et ses glaires, les résidus qu'elle avait décidé de conserver comme des reliques immondes.

Oui, elle avait fait semblant. Lui, en revanche, n'en fut jamais capable. Et ce soir-là je pensai que c'était peut-être elle, la véritable artiste. Car l'artiste fait toujours semblant. L'artiste est un sujet. Et les sujets font semblant. Flanagan,